

# A TOURS DE PISTES

Par Bruno MASI

— 26 juillet 2002 à 00:30

C'est très certainement l'une des plus importantes expositions jamais consacrées au cirque. Une des plus réussies également, avec ses maquettes au 1/10 de la ménagerie et du chapiteau Barnum & Bailey, les sculptures fragiles d'Alexander Calder, les croquis anthropologiques des soeurs Vesque, les costumes des clowns Grock et Auriol, ou les affiches des spectacles de Lina Orfei «la Tigresse» et de ses fauves. On entre là comme sous un chapiteau : des tentures tracent des arcs de cercle et divisent l'espace en autant de pistes, coursives et contre-allées. On s'y perd comme après une représentation, quand les pas hésitent dans l'obscurité et guident le spectateur vers les camions des tchékos, ces monteurs de tentes et de mâts aux gueules de tueurs.

Un voyage. Organisé par le Grimaldi Forum de Monte-Carlo, conçu par Zeev Gourarier, le directeur adjoint du musée national des Arts et des Traditions populaires et par le scénographe Raymond Sarti, déjà signataire il y a trois ans du Jardin planétaire de La Villette à Paris, Jours de cirque retrace les étapes d'un voyage de chapiteau, des avant-courriers tapissant la ville d'affiches aux souvenirs laissés par la caravane dans l'imaginaire du public et des artistes. Tels l'Acrobate bleu de Picasso, l'Ecuyère et l'Haltérophile de Chagall, les gouaches de Fernand Léger ou cette vidéo d'Hugo Rondinone, Dog days are over, où un clown obèse dort dans un coin. Ces oeuvres côtoient sans hiérarchie les stigmates de la vie quotidienne de l'entreprise : des affiches d'Amar, Roncalli ou Knie dominent les photos de Nancy Wilson Pajic dont le grain noir et blanc semble aussi gros qu'une balle de jongleur.

Un brouhaha inextricable inonde le parcours : des musiques de cirque, bien sûr, mais aussi des grognements d'animaux, le rire gourmand d'une femme ou le cri d'un enfant surpris par une chute. Cet environnement sonore s'ajoute à la semi-pénombre qui enrobe les tentures où surgit, par moments, en ombres chinoises, un trapéziste en plein vol.

Il a fallu près de dix mois à Raymond Sarti pour concevoir la scénographie de cet espace de 4 500 m2 : «Comment exprimer la présence du cercle sans piste ? Le mouvement sans les acrobates ? Pour y répondre, nous avons conçu une série d'arcs de cercle. La visite de ce labyrinthe permet de retrouver le mouvement des aériens, l'énergie qui est omniprésente sous un chapiteau».

En 1902, The Greatest Show on Earth (le plus grand spectacle du monde) du cirque Barnum & Bailey achève sa tournée en Europe par un passage sur la Côte d'Azur. L'arrivée d'un wagon aux couleurs du cirque en gare de Nice, trois semaines avant le début des représentations, sonne comme un événement : des colleurs d'affiches recouvrent la ville des croquis de tigres rugissants et d'éléphants de la ménagerie. Précédé par la rumeur de son passage à Paris où il fit salle comble, le Barnum & Bayley ne désemplit pas et ouvre la voie du succès aux chapiteaux qui lui succéderont. Quand Buffalo Bill quelques années plus tard circule entre Marseille et Cannes avec ses cavaliers et ses femmes sioux, le cirque est devenu un spectacle mondain où l'on court pour découvrir bizarreries et autres exploits d'hommes qui se dépassent.

Un siècle plus tard, Jours de cirque célèbre ce passage comme si rien n'avait changé : les roulottes ont retrouvé leurs dorures et même si les couleurs des costumes ont un peu passé, elles semblent avoir quitté les lumières de la piste seulement la veille. Ainsi des croquis de l'atelier Gérard Vicaire qui, de 1927 à 1993, aura réalisé les costumes de centaines de starlettes du music-hall dont ceux de Mistinguett ou de Joséphine Baker. Dès la moitié des années 30, alors que les clowns dominent toutes les pistes, Vicaire se spécialise dans la confection des appareils des clowns blancs, l'alter ego pailleté de l'auguste en haillons. Sur l'un d'eux, un tigre déploie ses pattes sur les manches. Sur un autre, ce sont des motifs de Delaunay qui envahissent le plastron.

Sans condescendance. Des loges sont reconstituées çà et là : une paire de chaussons, du talc, une veste chinoise... C'est celle du contorsionniste Chester Kingston qui frôla la mort quand un éléphant renversa le coffre où le disloqué était plié en quatre. A côté se dresse la Verdine, cette petite roulotte du clown Auriol, vedette du Cirque impérial (aujourd'hui Cirque d'Hiver) lors de son ouverture en 1852. A l'époque, les artistes de cirque dorment à l'hôtel, les caravanes sont uniquement des loges, comme dans Jours de cirque où elles servent de cadre aux accessoires, sans en faire des reliques.

L'exposition époussette le genre en évitant toute condescendance. Rarement la vie de chapiteau aura paru aussi actuelle, si peu ringarde. Et même si le cirque contemporain reste très peu évoqué tout au long du dédale, hormis quelques photographies des Arts Sauts, Jours de cirque est un kaléidoscope finement composé. A l'image des dessins de Marthe et Juliette Vesque : la trapéziste Elly Darletty est dessinée avec précision, à l'aide d'une pointe de crayon. Un bras se lève, une jambe se tend, les agrès oscillent, au-dessus du vide. ◀

Bruno MASI

Jours de cirque Jusqu'au 8 septembre au Grimaldi Forum, 10, av. Princesse-Grace, Monte-Carlo, 8 euros. Rens. : 00 377 99 99 30 00.